

savent montrer à l'occasion sans le moindre respect humain. Je ne vais vous en donner qu'une preuve, mais qui est bien éloquente.

Il y a quelques temps, je passais une semaine avec eux à Dauphin. Le dernier jour, je leur disais la sainte messe dans leurs pauvres huttes de terre ; j'avais confessé le matin et tous ceux qui avaient pu recevoir les sacrements s'étaient pieusement présentés à la table sainte ; je devais prendre le train à 9½ hrs. et la station se trouvait à 4 milles de là et pas de voiture, pas de chevaux, mais un méchant chemin où l'on enfonçait dans la neige jusqu'aux genoux ; j'avais hâte de partir pour ne pas manquer le train. Et leur action de grâce me paraissait, pour l'occasion, d'une longueur inquiétante. Je le leur dis.—“ Ne craignez rien, me dit l'un d'eux, vous aurez le temps, je suis certain de l'heure par la hauteur du soleil.” (Ils n'ont encore ni horloge, ni montre). Et l'on se mit à déjeuner : un lièvre apprêté à la sauce galicienne et le meilleur pain qu'ils avaient pu cuire, le plus mauvais par exemple auquel j'ai jamais goûté.

Après ce festin, je les remerciai tous et partis accompagné d'une quinzaine d'hommes, l'un portait ma chapelle, d'autres mes petites valises, d'autres enfin, comme dans la chanson, ne portaient rien. Pour votre serviteur, il s'apprêtait à prendre sans médecine la plus belle suée du monde en pataugeant dans leur ornière ! Quel ne fut pas mon étonnement en sortant ! ces braves chrétiens, qui n'ont que leur bon cœur, m'avaient frayé et même balayé un chemin d'un mille de long, c'est-à-dire jusqu'au chemin du roi ! je n'en revenais pas ! Pour remplir cette corvée, tous ces hommes ont dû travailler au moins pendant trois heures durant la nuit. Je compris alors pourquoi ils étaient si assurés que je ne manquerais pas le train. Nous arrivâmes une demi-heure trop tôt à la gare et, tandis que j'allais me chauffer dans une humble maisonnette, ils attendirent tout ce temps sur la plateforme. Quand le convoi fut signalé, ils me firent leurs adieux dans les termes les plus touchants ; ils me baisaient les mains, ma croix, me faisaient promettre de revenir encore et ne savaient comment me remercier de cette première visite. Les protestants, qui se trouvaient nombreux dans ce train, étaient ébahis et aussi profondément édifiés de la foi de ce peuple. Le long de la voie ferrée, sur toute l'étendue de leur colonie, on voyait de grandes croix qu'ils avaient élevées. C'est au pied de ces croix qu'ils se réunissent chaque dimanche pour y faire de longues prières ; ils n'ont encore ni églises ni chapelles ! Ils prient debout, les mains jointes, les yeux fixés sur le crucifix et souvent durant leurs prières, ils font des signes de croix et baisent la terre. Quand ils